

MAURICE SACHOT

Invention d'une genèse

Dans *Transmettre*, Régis Debray écrit que, parmi tous les systèmes de médiation, la religion chrétienne, plus encore que les autres religions révélées, « constitue un champ d'expérimentation exemplaire. [...] De même que son génie (l'Incarnation) offre à l'étude des médiations dans l'histoire un véritable code d'intelligibilité, comme un chiffrage mystique, la genèse de la « foi en Christ » en particulier offre à notre démarche sa *via crucis* »¹. C'est sur cette affirmation que j'aimerais arrêter ma réflexion, ou, plus précisément, sur l'articulation que Régis Debray établit entre cette proposition et une vérité générale dont il fait l'un des postulats fondamentaux de la médiologie. La genèse de la foi en Christ y est en effet convoquée, parce qu'« elle atteste, mieux que toute autre expérience historique cette vérité générale selon laquelle *l'objet de la transmission ne préexiste pas à l'opération de sa transmission* ».

La religion chrétienne, modèle archétypal de tout système de médiation

Le christianisme s'est construit, développé et imposé en affirmant qu'il n'était que la forme historique d'une médiation entièrement contenue dans son origine, qu'il n'en était que le déploiement et la concrétisation, que la fin était donnée dès le début. On ne peut trouver doctrine plus opposée au postulat médiologique. C'est dire si, pour le médiologue, la confrontation entre les deux s'annonce sous le signe d'un chemin de croix. Pointons-en les principales « stations ».

La première relève plutôt de la démarche préliminaire, de la méprise que, d'entrée de jeu, il convient d'éviter en matière de religion, parce que le médiologue, comme tout un chacun, est lui aussi « médiodépendant ». Dans la culture laïque qui est la nôtre, toute religion, y compris la religion chrétienne, est d'abord considérée comme une superstition, c'est-à-dire une conception du monde

Loretti Tomsaso,
*Triomphe du
christianisme
ou Exaltation
de la foi*,
Stances de Raphael,
cité du Vatican.

1. Régis Debray, *Transmettre*, Paris, Odile Jacob, coll. «Le champ médiologique», 1997, p. 47.

qui, quel que soit le nombre de personnes qui la partagent, n'a pas de statut épistémologique fondé en raison. Elle relève du préjugé et, donc, de la sphère privée, même si sa manifestation peut être publique et si elle s'organise en communauté, en Église. Mais la religion ne fut pas qu'une Église au sein de la société. Elle fut, pendant des siècles, la forme même de la société occidentale dans sa totalité, soumettant l'État, la société et la science à sa domination institutionnelle et épistémologique, car se donnant comme organisation matérialisée d'une vérité plus haute et certaine, parce que révélée directement par Dieu lui-même. Il y a donc, là, déjà deux états majeurs de la même religion que le médiologue devra prendre en compte et dont, si possible, il devra rendre compte.

Le deuxième obstacle qui l'attend est plus redoutable. Nous traitons toujours la religion chrétienne comme une émanation historique de la volonté divine. Une telle attitude pouvait se comprendre tant qu'il était impossible d'énoncer une quelconque proposition, en particulier philosophique ou scientifique, sans risquer la prison, la hache ou le bûcher. Or, il n'est pas possible d'analyser médiologiquement l'expérience chrétienne si on met la question de la doctrine de la Révélation entre parenthèses ou si, ce qui revient au même, on la réduit, pour en parler, à ce qu'elle n'est pas, si on réduit la foi à la croyance. L'une des grandes ruptures épistémologiques que la médiologie de Régis Debray invite à faire est d'abolir une limite qui a été posée dès la redécouverte de la démarche scientifique et l'établissement de la théologie comme première science et science première aux XII^e et XIII^e siècles. Il a alors été établi que la démarche de scientificité, pour autonome qu'elle fût, devait se déployer à l'intérieur de la foi. Depuis lors, nous n'avons jamais abordé de front la question de la foi. En l'abaissant au niveau de la croyance, nous ne la traitons pas. Nous la sauvegardons. En parlant de ce qu'elle n'est pas, en diluant le questionnement dans une causalité qui ne peut en être véritablement une, nous protégeons sa transcendance fondatrice. En focalisant sur les circonstances, sur l'adjacent, nous nous interdisons et interdisons de poser la question essentielle. C'est comme si, pour expliquer la médiologie, nous ramenions la question à la psychologie de Régis Debray !

Troisième « station » : le médiologue doit surmonter la religion chrétienne comme *religion*. Il lui faut sortir de la tautologie dans laquelle il se trouve et à l'avènement de laquelle, justement, le christianisme a contribué de manière décisive. Système de médiation holistique, le christianisme a également façonné les catégories intellectuelles pour se dire. Celle de religion en est une, sans doute la plus déterminante. Il est pour nous évident que le christianisme est une religion, voire qu'il est le paradigme de toute religion. Or, comme je crois l'avoir clairement mis en évidence², la catégorie de religion qui est la nôtre est celle-là même que le christianisme a lui-même élaborée pour se penser et s'exprimer,

2. En particulier dans *L'Invention du Christ. Genèse d'une religion*, Paris, Odile Jacob, coll. « Le champ médiologique », 1998.

et cela seulement lorsqu'il en est venu à se concevoir et à s'exprimer directement en latin, à savoir à partir de l'extrême fin du second siècle, après un bon siècle et demi d'une élaboration en d'autres langues, en d'autres espaces civilisationnels et culturels, en d'autres niches écologiques. Le résultat en est que c'est avec ces mêmes catégories que les savants d'aujourd'hui, croyants ou non, l'appréhendent, s'interdisant par le fait même d'en donner une autre définition que spéculaire. La foi et la science de la foi sont encore dans la figure du théologique et du tautologique, sont encore dans la figure du même.

Déployer le temps de la genèse de la « foi en Christ », c'est donc – quatrième étape – démontrer le processus par lequel le mouvement chrétien a émergé, s'est implanté et finalement construit comme religion, donnant à ce terme une signification *sui generis*. C'est donc prendre en compte tous les milieux, médiums et vecteurs par lesquels ces transformations se sont opérées. Nous aimons répéter que nous sommes les héritiers de Jérusalem, d'Athènes et de Rome.

Si, en amont, les milieux historiques entrent dans la définition de la religion chrétienne, en font aussi partie les formes historiques de médiations qui, en aval, en sont issues, à savoir toutes les formes sécularisées et laïcisées qui se sont développées essentiellement à partir de l'époque moderne. Ces formes ne peuvent se comprendre que rapportées à la *christianité*. Elles n'en sont pas qu'un prolongement, pas plus qu'elles ne sont un retour à un état antérieur, pré-chrétien. Leur succès, ou leur échec, dépend de la façon dont elles conservent et mettent en cohérence l'ensemble des composantes que le christianisme a nouées : la personne, la pensée, l'institution. Leur analyse appartient à l'étude du christianisme, sous peine de se méprendre, comme je l'ai déjà dit, et sur la religion chrétienne et sur la situation politico-socio-culturelle qui est la nôtre aujourd'hui.

Postuler que la religion chrétienne constitue le modèle archétypal de nos formes supérieures de médiation apparaît dès lors comme le principal enjeu de la médiologie. Dire que le christianisme est notre modèle archétypal, c'est d'abord énoncer qu'il n'est pas le commencement absolu de notre histoire. S'il est un moment original, il n'est pas l'Origine. C'est ensuite affirmer que le texte qu'il forme, texte palimpseste écrit sur la longue histoire, peut être considéré, puisqu'il a été jusqu'à être l'écriture totale de notre histoire, comme un texte unique. C'est encore considérer que les différentes façons d'envisager le monde et notre rapport au monde, quels qu'en soient le domaine et les modalités organisationnelles (politiques, sociales, scientifiques, éducatives, informatives et communicationnelles³, etc.), sont soit des versions encore chrétiennes soit des recensions sécularisées ou laïcisées. Nous sommes toujours dans un même texte, même si ce n'en sont pas les mêmes états. C'est enfin reconnaître, sans que cette énumération soit limitative, qu'il n'est de sortie du christianisme ou, ce qui re-

3. Une grande partie des œuvres de Régis Debray pourrait ici être convoquée.

vient au même, de véritable prise de distance et de hauteur par rapport à ce qui nous constitue et nous structure qu'en essayant de définir ce modèle archétypal en tant qu'archétypal.

« Le legs, le joug, se demande Régis Debray, n'est-il pas celui, en catimini, d'une théologie paresseuse et spontanée, celle où l'on trouvait au départ une origine, *puis* un processus ; un Créateur, *puis* des créatures ; une Essence, *puis* ses phénomènes ; une Fin idéale, *puis* des moyens subordonnés ? Le renversement médiologique ne va donc pas de soi. Non, il n'est pas aisé d'admettre, et encore moins de faire admettre que l'origine est ce qui se pose à la fin ; que le milieu extérieur est intérieur au message, et la périphérie au centre du noyau, que le transport transforme ; que le matériau d'inscription dicte la forme d'écriture ; et qu'en général nos finalités se règlent sur nos panoplies »⁴. Et de conclure : « c'est à l'illusion idéaliste des « messages fondateurs de notre culture », c'est à la superstition des sacro-saintes origines, que la médiologie, à laquelle il en cuira, oblige à renoncer »⁵.

L'accomplissement, forme efficiente du postulat médiologique

D'où vient donc que le christianisme, mais aussi toutes nos institutions de médiation se donnent et s'imposent non seulement en occultant leurs panoplies mais encore en dissimulant le présent événementiel, le seul qui compte, sous le masque de l'Origine ? D'où vient que ce qu'elles proclament explicitement est le contraire de ce que le médiologue constate ? Est-ce une loi générale de toute socio-structure de médiation ? Sans doute. Pourtant, elle a pris forme et force à un moment précis de l'histoire. Et c'est encore la religion chrétienne qui est concernée. Elle est même très précisément ce par quoi s'est constitué ce qui deviendra la religion chrétienne. Le mouvement chrétien s'est constitué et développé par la double affirmation, apparemment contradictoire, qu'il était la Fin de l'Histoire parce qu'il en était l'Origine et qu'il en était l'Origine, parce qu'il en était la Fin. Cette double affirmation porte un nom : accomplissement. Elle a sa figure emblématique énoncée sous la forme d'un syntagme : Jésus-Christ.

Qui fut réellement le Jésus historique ? Question à jamais sans réponse. Ce qu'il est possible, en revanche, de déterminer, grâce justement à une analyse médiologique, ce sont les processus qui ont conduit de Jésus à Christ. Christ est une résultante (même si c'est par inversion) qui suppose une certaine configuration du Jésus historique. Ce qui caractérise ce dernier, ce qui l'a autorisé en quelque sorte à sortir de l'anonymat pour s'adresser au peuple, ce qui a également permis à d'autres de se retrouver dans ce qu'il proposait et, finalement,

4. « Histoire des quatre M » in Louise Merzeau [coord.], *Pourquoi des médiologues, Les Cahiers de médiologie*, n° 6, p. 23.
5. *Trans-mettre*, p. 39.

de le reconnaître comme Messie, comme Christ, c'est l'affirmation que le temps présent est un nouveau commencement, l'origine d'un état nouveau des choses, mais que cette nouveauté, pour radicale qu'elle soit, n'est que l'accomplissement d'une promesse, n'est que l'achèvement et l'aboutissement d'un processus historique dont l'origine transcende l'histoire, puisqu'elle se trouve en Dieu lui-même. Or, cette prise de position de Jésus, du moins est-ce l'hypothèse nouvelle que je propose, n'est pas tombée du ciel. Sa nouveauté a été rendue possible par une structure institutionnelle qui, au fil des temps, était aussi devenue une structure intellectuelle, une façon commune de concevoir l'histoire, à savoir la proclamation scripturaire synagogale qui était faite chaque sabbat, dans chaque village ou quartier, en Palestine comme en Diaspora.

L'originalité de Jésus fut de prendre au mot cette structuration paradigmatische de la parole synagogale. Elle fut de considérer que la prise actuelle de parole, l'homélie, est la parole qui achève et accomplit les Écritures, que le temps présent est bien celui qui achève et accomplit ceux qui précédent, que sa nouveauté réside dans cet accomplissement même. Dès lors, dire que « les temps sont accomplis », que la parole présente réalise pleinement la promesse divine, c'est inverser la structure qui autorise cette affirmation, c'est faire de la fin la véritable origine. Pour le Jésus de l'histoire, la proposition est intenable. Mais pas pour les disciples, car c'est en cela que consiste la reconnaissance de Jésus comme Christ. Pour effectuer cette reconnaissance, en effet, il est nécessaire de percevoir Jésus et le temps présent à partir de la logique synagogale, c'est-à-dire comme fin. Mais cette reconnaissance, une fois effectuée, entraîne *ipso facto* le retourement du schéma : ce n'est plus la Torah qui est à l'origine, mais le Christ. Et l'ancienne Torah s'inscrit désormais dans la figure des Prophètes pour annoncer ce nouveau et véritable commencement qu'est l'accomplissement.

Telle est, me semble-t-il, la façon dont s'est noué historiquement le principe d'accomplissement, principe qui va permettre au mouvement chrétien de prendre corps et de s'imposer dans tous les espaces socio-culturels dans lesquels il va s'implanter. Deux de ces espaces sont déterminants pour l'histoire de l'Occident. L'espace hellénistique et l'espace latino-romain.

Dans l'espace hellénistique, le mouvement chrétien se transforme en christianisme. Étant essentiellement de l'ordre du discours, puisqu'il s'agit de convaincre, il s'énonce dans ce qui représente le summum de l'expression langagière, le discours philosophique. Il se conçoit d'emblée non seulement comme philosophie, mais comme *la* philosophie, la *vraie* philosophie. Parce qu'il est l'accomplissement de toute démarche philosophique. Il est la Fin de la philosophie, parce qu'il en est l'Origine. Se produit donc le même renversement que précédemment. La démarche philosophique est reconnue, mais en tant qu'elle

prépare à la reconnaissance de la foi révélée comme la seule philosophie authentique, laquelle, une fois qu'on y adhère, réduit la philosophie au rôle de servante, d'*ancilla*, comme on le dira plus tard en latin. Dans ce processus d'accomplissement, il n'y a pas que le vecteur philosophique qui se trouve retourné comme un gant. Le discours chrétien change également de nature. Le jeu des singularités événementielles qui caractérise le discours sémitique dont il provient se transcrit, se transpose dans le jeu des concepts aoristiques de la philosophie grecque. Christ devient Logos, par exemple. L'événement fondateur – nécessairement historique – est perçu, pensé et formulé en termes d'*archè*, en termes de principe transcendant qui fonde l'histoire. D'où l'extrême importance, sinon la primauté qui est donnée à la résurrection de Jésus : elle est l'événement fondateur historique parce qu'elle échappe à l'histoire, qu'elle la transcende. Ce qui advient à la fin est dit non plus seulement comme commencement, mais comme Origine.

L'histoire du christianisme ne s'arrête pas à ce moment-là. Mais il atteint une sorte de complétude que les siècles ne feront que déployer avant que ne commence l'éclatement selon deux voies que sont la sécularisation et la laïcisation. Il est alors dans l'état que l'on peut considérer comme archétypal. Devenu *religio christiana*, la socio-structure globale qu'il forme ne résulte pas d'une accumulation quelconque des étapes antérieures. Le principe d'accomplissement, qui a permis d'assumer chaque nouveau milieu tout en s'y acculturant et qui s'est constamment redéfini lui-même selon les catégories déterminantes de ces milieux, structure l'ensemble des vecteurs constitutifs en une organisation hiérarchisée. L'autorité institutionnelle (acquis romain) commande à la pensée (acquis hellénique) et, par celle-ci, à chaque individu (acquis sémitique). L'individu, qui était pourtant premier, se trouve finalement dernier. Et la pensée est mise au service de l'institution. Le double mouvement de sécularisation et de laïcisation sera précisément de disjoindre ces éléments et d'inverser leur rapport.

Si la comparaison n'était pas abusivement prétentieuse, j'oserais dire que la structuration tripartite de ce modèle archétypal pourrait s'avérer aussi féconde pour comprendre notre écologie socio-intellectuelle que peut l'être la typologie tripartite mise en évidence par Georges Dumézil à la base de la civilisation indo-européenne, le principe d'accomplissement en assurant la dynamique et la cohésion, jusqu'à ce qu'il soit retourné contre lui-même, c'est-à-dire énoncé comme clôture, à savoir, en langage théologique, comme principe de Révélation close, et, en version sécularisée, comme principe d'état indépassable⁶. *Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est*⁷.

Le principe médiologique énoncé par Régis Debray s'avère donc être un principe heuristique de tout premier ordre pour aborder, de manière critique et non

6. Comme lorsqu'on énonce que l'économie de marché constitue dorénavant un système de production des richesses indépassable et supérieur à tout autre.
7. « Ce qui partout, ce qui toujours, ce qui partout et tous est cru », St Vincent de Lérens, *Commonitorium*, II, 5.

tautologique, le modèle archétypal qui lui sert pourtant d'exemple. En permettant de faire une analyse critique de ce qu'il est véritablement – une structure socio-technique de médiation – il ouvre la voie à une meilleure compréhension de la double tragédie de la transmission : à savoir que le vecteur nouveau qui assure sa propre chance en même temps que celle d'une transmission, fait aussi sa perte comme celle de ce qu'il transmet. Plus positivement, la confrontation de ce principe à son modèle archétypal peut contribuer grandement à définir à quelles conditions une transmission peut s'opérer sans s'aliéner ni aliéner son vecteur et à quelles conditions le principe d'achèvement – dont notre idée de progrès est aussi un avatar sécularisé – peut toujours continuer à se refonder en quelque sorte et, donc, faire du neuf avec de l'ancien, comme de l'ancien avec du neuf, assurer la continuité dans la rupture.